

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 2 (1902-1903)
Heft: 34

Rubrik: Lettre de Bâle

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

chante, il vibre, Barriache exultait ! Jamais je ne le vis si enthousiasmé. Comme, au début, je trouvais le jeu de Risler un peu froid, — n'étant plus accoutumé à cette force latente et contenue, — il me secoua : « Regarde ! regarde ! Est-ce beau ! pondéré ! proportionné, comme un temple grec ! » Il a raison : le jeu de Risler est architectural ; ses gradations, ses nuances, son interprétation, tout est réglé comme les différentes parties d'un édifice.

Mais, je m'arrête. Oserai je envoyer cet article ? Je tremble déjà... Enfin je l'envoie ! Mais, ô mes chers lecteurs, que pas un de vous n'ait la perfidie d'en informer mon ami Barriache Lachinon !

ERNEST BLOCH.



LETTRE DE BALE

A Bâle, la vie musicale est entrée, avec la saison de 1902-1903, dans une nouvelle phase.

Pendant plus de vingt-cinq années, M. Alfred Volkland avait été comme directeur musical, à la tête de l'« Allgemeine Musikgesellschaft », du chœur mixte « Basler gesangverein » et de la « Basler Liedertafel », et doué d'une conscience rare, il avait vieilli à cette tâche épuisante. Des difficultés toujours plus sérieuses se montrèrent, entravant la profession de « maître de chapelle », liée à un grand effort physique et il y a deux ans déjà, Volkland avait dû se décharger sur des épaules plus jeunes d'une partie de son travail. Ce fut M. Hans Huber qui reprit la direction du « Gesangverein ». Cependant, des journalistes sans égards ne manquèrent pas de dénigrer M. Volkland dans des appréciations dépourvues de tact, non seulement dans les feuilles locales, mais dans la presse spéciale, étrangère. Attaqué de tant de côtés, M. V., se rendit enfin et donna sa démission pour l'automne 1902. La question se posa alors pour les trois sociétés citées plus haut, de nommer à nouveau un directeur commun, ou de rompre une association existant depuis cinquante ans. La « Musikgesellschaft » demandait à bon droit un chef d'orchestre de la nouvelle école, et la « Liedertafel », pour les chœurs d'hommes, un directeur dans le mouvement moderne. On ne croyait plus possible de concentrer ces deux fonctions sur une même tête et cela parut une solution favorable que Hans Huber gardât le

« Gesangverein » et qu'il se chargeât en outre de la direction des concerts symphoniques. Mais c'était « compter sans son hôte », et il n'entraîna nullement dans les idées de H. Huber de se laisser lier davantage encore au pupitre de chef d'orchestre. A côté de sa direction de l'Ecole de musique qu'il a portée à un degré inespéré, et de son professorat de piano, si recherché, il n'aurait eu après la reprise de la place de « maître de chapelle », que trop peu de temps à donner à ses compositions, et cela eût été très regrettable à un moment où ses symphonies font le tour des salles de concerts, et où les éditeurs les plus importants s'honorent de recevoir ses œuvres.

L'on s'aperçut alors de l'importance du vide à remplir, et plus d'un fidèle sociétaire de la compagnie de musique bâloise en fut angoissé. Déjà des pourparlers pour obtenir la grande fête de musique allemande de 1903 étaient engagés par notre ville. Il était donc de toute évidence, qu'un chef d'orchestre expérimenté et possédant à fond la littérature et l'exégèse modernes, pouvait seul en ce moment prendre la responsabilité de l'honneur musical de la ville de Bâle. Ce directeur devait en six mois, se faire à notre situation, habituer à sa direction la troupe de musiciens qui lui serait confiée et modeler à son goût les deux sociétés de chant.

C'est à l'honneur des personnes consultantes d'avoir de prime abord cherché ce candidat en Suisse, et c'est une gloire pour ce pays et pour l'art musical suisse de s'être attaché l'homme qui dirige à présent, non seulement à la satisfaction générale, mais avec un succès au-dessus de toute attente, les trois plus brillantes sociétés musicales, de la ville de Bâle.

Hermann Suter, qui fut nommé à l'unanimité pour reprendre la succession de Volkland, est né en 1870 à Kaiserstuhl, en Argovie. Il suivit le Gymnase de Bâle et reçut aussi ici une partie de son éducation musicale, sous Hans Huber, Alfred Glaus et Selmar Bagge. Ses études terminées aux Conservatoires de Stuttgart et de Leipzig, il se fixa à Zurich en qualité de professeur de musique, d'organiste et de directeur de chorale. Bientôt il fit parler de lui, tant comme directeur de sociétés de chant que comme compositeur de mérite, si bien que le « Gemischte Chor Zurich », venait de l'appeler à sa direction et qu'il était désigné par chacun pour le successeur futur de Fréd. Hegar. Mais Bâle devança les Zurichois, et à présent, il est des nôtres et en sera longtemps, nous l'espérons. Qu'il me soit permis


ici, avant de donner le compte rendu partiel des concerts, de me faire l'interprète de l'opinion générale sur l'activité de Suter à Bâle. Le jeune chef d'orchestre témoigna déjà au premier concert symphonique d'une expérience extraordinaire, qui, soutenue par une facilité prodigieuse dans la lecture des partitions et une habileté remarquable à manier le bâton, le place à la hauteur, si ce n'est au-dessus de plus d'un de ses collègues plus âgés, à nous connus. Il cherche avec une immense énergie, à donner au public, claire et d'un rythme accompli, l'œuvre la plus compliquée. Tout son soin est également apporté à la *beauté de son* de l'orchestre et Suter nous a fait reconnaître ainsi quel bon ensemble d'artistes nous possédions. Il est aussi pianiste excellent, accompagne avec un goût distingué et s'impose dans les répétitions par son calme et sa volonté supérieurs. Il sait en homme cultivé et aimable arriver au but, non seulement avec des artistes, mais avec des amateurs, et il a conquis d'emblée les cœurs des membres de l'orchestre et des sociétés de chant.

(A suivre.)

P. B.



LA MUSIQUE A GENÈVE

 LE violoniste Thibaud, que l'on connaissait déjà fort bien à Genève, a eu tous les honneurs du 8^{me} concert d'abonnement. Cet artiste hors ligne n'a que 23 ans et il est remarquablement doué. Il possède en outre un violon d'une pureté de son admirable. Le charme exquis, la noblesse et la distinction qu'il mit dans l'interprétation du *Concerto en fa majeur*, œuvre de valeur d'Edouard Lalo, le placent parmi les premiers violonistes actuels. En outre, le choix de son programme prouve qu'il est un musicien sérieux d'abord, et un virtuose ensuite. Ne nous a-t-il pas donné en bis une *Sonate* entière de Gabriel Fauré? Willy Rehberg y eut sa part de succès due à son jeu enthousiaste quoique parfois un peu dur. Le programme d'orchestre était un peu incohérent: c'est d'ailleurs le reproche que l'on pourrait faire à tous nos concerts d'abonnement. On choisit ici et là des pièces de tous les genres et on les place n'importe comment sans idée de suite. A notre avis du moins, il y a là un rôle éducateur que l'on méconnaît. Il est certainement intéressant et même nécessaire de tout sonder, de tout exami-

ner et de prendre ce qui est bon partout où on le peut. Mais que l'on n'oublie pas que les trois quarts des abonnés aux concerts du théâtre ont une culture musicale médiocre. La plupart cherchent-ils seulement à comprendre? Il nous semble donc qu'un plan plus raisonné devrait présider à la confection des programmes. La musique n'est pas seulement un plaisir passager; elle a une mission plus haute et plus belle; celle de faire tendre l'homme à l'idéal en lui faisant mépriser les mesquineries d'en-bas, et cela, en cultivant son intelligence, en satisfaisant son cœur et en ravissant ses oreilles. Mais en ceci comme en tout il faut de la méthode. Il fut un temps où notre Rédacteur en chef faisait avant chaque concert d'abonnement une causerie sur les œuvres jouées, leurs auteurs et leurs interprètes. Voilà qui était bien et nous regrettons ce beau temps: il reviendra peut-être. Pour en revenir à notre 8^{me} concert, constatons avec plaisir que l'*Ouverture de Geneviève*, de Schumann, a été rendue par l'orchestre avec plus de délicatesse que d'habitude. Nous entendions pour la première fois la *Suite* en ré, dans le style ancien, de Vincent d'Indy. L'habile compositeur a fait là de charmantes choses, mais malgré de jolis effets de sonorités et de rythmes intéressants, cette œuvre ne nous enchantait pas. Est-ce la façon négligée dont l'orchestre joua ou est-ce le trop de relief donné à la flûte et à la trompette vis-à-vis des cordes? ce serait à réentendre. Pour terminer, un descriptif à tous crins, Tchaïkowsky, fut représenté par une ouverture solennelle, *1812*. Curieuse, certes, mais triviale et paraissant avoir été inspirée par le souci d'un gros effet à produire sur le public.

Les habitués n'ont pas tous été contents, au 9^{me}! Toute la première partie consacrée à Bach! Dès les premières mesures de la *Suite* en ré, nous avons été frappé par l'impression de solidité, de sérénité et de puissance qui se dégage des œuvres de ce grand maître.

M. Louis Rey a joué avec grâce et pureté le fameux *Air*: nous le comprenions un peu plus large et sonore. — Il est incontestable que l'orchestre a une excellente phalange de premiers violons; dans les seconds il y a aussi de très bons musiciens. D'où vient donc ce manque de finesse et de netteté, cette absence de souci du détail? Combien en souffrirent les *Variations symphoniques* sur le beau choral « Wer nur den lieben Gott lässt walten » de Georges Schumann. Nous avons trouvé étrange l'introduction passionnée